

ENJEU SÉCURITÉ - Procès Sarkozy : celui d'un homme ou d'un système ?

"Je me rendis chez Sa Majesté : introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre ; entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît".
Chateaubriand "Les mémoires d'outre-tombe"

C'EST alors la dernière année de la présidence Sarkozy. Arrivent à l'Élysée deux familiers du Palais : un éminent personnage, durablement en charge du nucléaire français, venu pour une réunion confidentielle sur ce thème et une dame que sa qualité autorise à prendre les notes d'une telle séance. Gravi le perron, ils empruntent, à gauche, le grand escalier vers le premier étage ; une première volée de marches, puis une autre, plus longue et abrupte, vers un palier carré où s'ouvrent des portes : les bureaux du Président, du secrétaire général, d'un salon et de secrétariats - le saint des saints de la République française.

Montant sans hâte, ces deux invités sont dépassés, quatre à quatre, par un petit bonhomme, qui attend sur le palier que les arrivants voient la suite. Il file alors sans s'annoncer dans le bureau de la secrétaire de M. Guéant, face au grand escalier ; puis ressort du bureau-même du secrétaire général, bouteille de champagne embuée à la main, trois flutes dans l'autre. Enfin, goguenard, en mode "vous avez vu ? Je suis chez moi", le ludion convie les arrivants à trinquer avec lui. Effarés, muets, ceux-ci lui tournent le dos. Venu les conduire à la réunion, un arrivant dissipe leur gêne.

Le ludion bondissant, c'est M. Djouhri, en un quart de siècle passé sans coup férir du banditisme (deux balles de 11,43 dans le dos par des tueurs à moto, en avril 1986, place du colonel Fabien), aux ors de la République et à l'amitié de hauts personnages, tels MM. Guéant, Villepin et Squarcini (durable patron du Renseignement intérieur). Une masse d'article, quelques livres, instruisent le cas Djouhri ; la violence de ses propos ; sa propension à menacer ; le climat d'affairisme glauque qui toujours l'encerclé. En revanche, silence sur les dégâts qu'un tel zigoto peut provoquer au sommet d'un grand groupe industriel ; pire encore, d'un État. C'est là que la criminologie importe ; c'est ce point spécial que nous abordons ici, au-delà du procès intenté à M. Sarkozy dans l'affaire libyenne, et de sa condamnation.

Car autant la logique sous-tendant cette condamnation étonne ; autant le procédé choque - moins du syllogisme qu'un bricolage, genre "l'homme qu'a vu l'homme qu'a vu l'ours" ; l'association de malfaiteurs et la dure peine infligée à M. Djouhri signalent clairement là où le bât blesse : la proximité, un temps, du sommet de la République avec un individu qui n'aurait jamais dû y accéder.

L'analyse criminologique et maintes rencontres avec des voyous ont familiarisé l'auteur avec ces individus à la jeunesse criminelle : ce qui affecte leur psyché ; ce qui perdure dans leur inconscient d'adulte. Ces réflexes vitaux gouvernant l'homme au long de sa vie se forment à l'adolescence : ce qui imprègne alors l'âme humaine relève de l'impulsif, en amont du conscient, du réfléchi. Les expériences dramatiques (terrorisme, banditisme, guerre...) marquent à *vie* le sujet qui, même s'il renonce après à l'activisme ou au crime, n'en réagira pas moins ensuite selon ces *réflexes primordiaux* préemptant la pensée consciente et posée.

Ainsi, l'individu criminel devient-il un fauve qui repère une proie, la happe et la dévore ; évoluant dans une jungle, il y acquiert ces réflexes sans lesquels il est éliminé (incarcéré ou tué) selon la logique darwinienne de « *survival of the fittest* ». À l'inverse du mafieux inséré dans son clan, le criminel n'a ni égaux ni amis : dans son Milieu tout individu honnête (le *cave*) est une proie ; tout complice d'un jour, le rival de demain ou la future « balance ».

Dès lors, ce criminel peut bien s'assagir, ses réflexes primordiaux s'imposent quand il flaire une proie ou qu'apparaît une juteuse opportunité. Le *cave*, lui, est méprisé, même si on l'accable de cadeaux, ou l'abreuve de grands crus. Générosité ? Non : exigence professionnelle - L'argot des voyous, dit en ce cas "éclairer". Comme on apâte à la pêche, le bandit allèche ses informateurs pour être mis sur des « coups », billet de cent euros dans un bistrot de banlieue ou grands Bordeaux au Bristol.

Le *cave* se confie-t-il ? Accepte-t-il l'aide financière, l'« escorte » d'un soir d'ennui ? Tolère-t-il qu'un prétendu ex-bandit soit son Sganarelle ou sa nounou ? Danger : pour ce voyou, rien n'est innocent. Chaque fait, chaque document, chaque détail, est ainsi *d'emblée* capté en vue d'une prochaine menace, d'un futur chantage.

Car vient forcément le jour où les intérêts divergent ; où le voyou veut récupérer au centuple les précédents « cadeaux », liasses de billets ou Château-Latour. Là, sidéré, le *cave* réalise que le copain a disparu. Le masque aimable est tombé : un fauve lui montre les crocs. Il possède la trace des paiements, les *sex-tapes*, les détails du contrat litigieux... Il faut obéir, sinon tout paraît et voilà la fin d'une belle carrière.

Or, plus le PDG, le politicien ou haut fonctionnaire contrôle son propre monde, plus il est psychologiquement incapable d'imaginer ce qui l'attend. Assignant une situation nouvelle à un cadre familial, même intelligent et expérimenté, il peine à *concevoir* un individu si étranger à lui-même ; il n' imagine pas l'aimable « intermédiaire », certes un tantinet filou, comme un fauve. Voilà pourquoi ces hauts personnages sont des proies faciles - pathétiques, même - pour tout prédateur. Voilà pourquoi ils devraient les fuir : ici, le jeu est trop inégal. ■